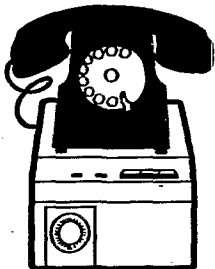


"une des
plus opulentes
créations de la litté-
rature contemporaine"

SEXUS

par
HENRY MILLER
(interdit aux mineurs de 18 ans)
BUCHET/CHASTEL

qui
a téléphoné
pendant votre
absence...
?
ne vous inquiétez plus :
votre téléphone...
**répondra
tout seul**



...avec votre voix enregistrée

il prendra note de tous les
messages, vous en rendra
compte à votre retour ou
même de l'extérieur !...

Choix de 20 modèles sérieux
et appropriés à votre budget

**AU CENTRE PILOTE
DES REPONDEURS
TELEPHONIQUES**

9, rue de la Paix - Paris 2°
742.73.29 - 073.37.82



Ce label est pour vous
une garantie de bonne
installation et de bon
fonctionnement

Je désire à l'adresse ci-dessous
une documentation ☐ ou
un essai gratuit S/R.V ☐

NOM _____

PROF. _____

ADRESSE _____

TEL. _____

Musique

L'autre Boulez

*** Une égale conviction
à servir Bartok et
à trahir Mahler**

DEUX CONCERTS DU B.B.C.
SYMPHONY ORCHESTRA
sous la direction de Pierre Bou-
lez (salle Pleyel).
FAISCEAUX-DIFFRACTIONS
de Jean-Claude Eloy,
par Ars Nova, à l'Espace-Cardin.



Deux techniciens de haut
vol, deux tempéraments im-
périeux : la conjonction
Pierre Boulez-Sviatoslav
Richter promettait des étincelles...
trop vives sans doute, pour les bu-
reaucrates du Kremlin ! Le virtuose
soviétique est resté chez lui, terrassé
par une « dépression ». Saura-t-on
jamais s'il s'agit de la même maladie
qui paralyse depuis six mois Mstislav
Rostropovitch et qui vient de justifier
l'absence de tout compositeur sovié-
tique à la Biennale de Zagreb et de
tout candidat des pays de l'Est au
concours de violoncelle Gaspar-Cas-
sado à Florence ? Vraiment, si la
patrie de Soljenitsyne et de Denisov
continue d'enterrer sa littérature et sa
musique, sur quel autre terrain artis-
tique pourra-t-elle bien affronter
l'Occident avec quelques chances de
succès ?

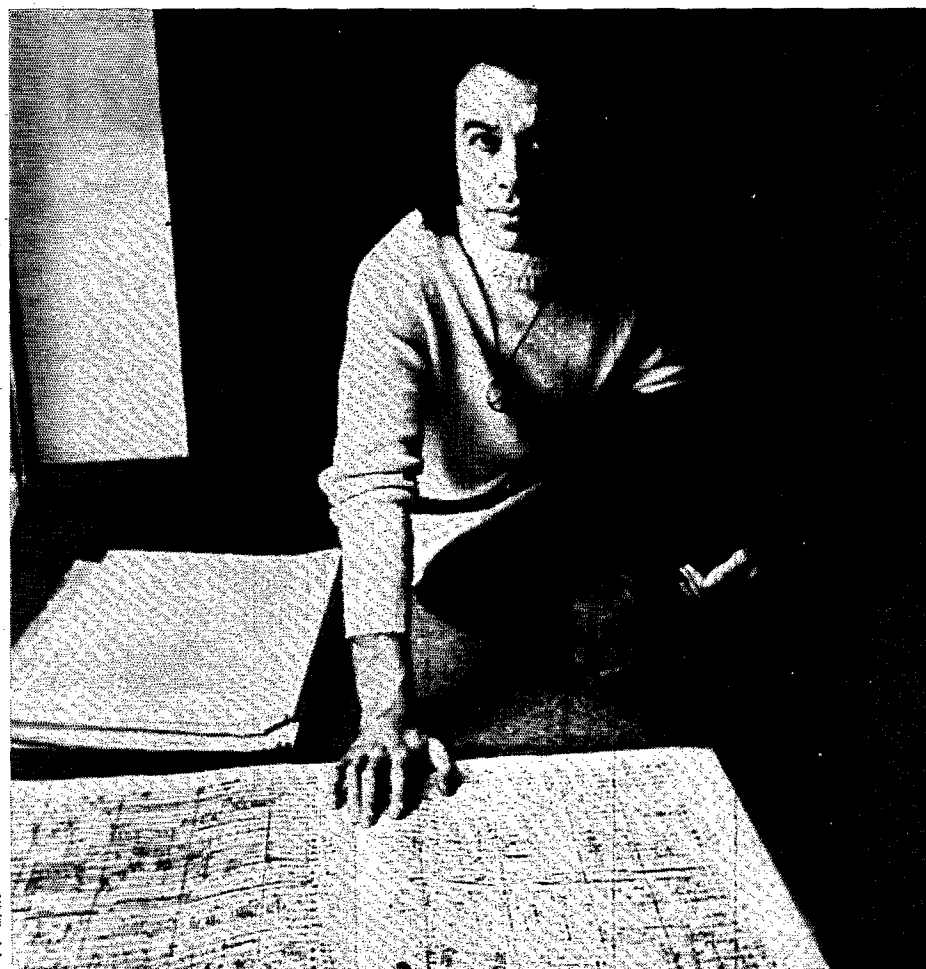
Sans Richter, mais avec des prix
de places toujours exorbitants (1), le
retour de Boulez à la tête du B.B.C.
Symphony a déplacé des foules et dé-
clenché un triomphe unilatéral. Pour-
tant, il est peu de chefs qui s'atta-
chent moins que lui à l'effet exté-
rieur, à l'éclat gratuit et qui nous
forcent, au contraire, à écouter en
profondeur, à réfléchir sur et dans
les textes et donc à développer notre
esprit critique. Apprécier tout ce que
Boulez apporte aujourd'hui à l'inter-
prétation du grand répertoire, ce
n'est pas souscrire inconditionnelle-
ment à toutes ses options mais bien,
me semble-t-il, engager sur le fond
une discussion d'autant plus fertile
qu'elle n'a pas à craindre d'être
contradictoire. La musique, par excel-
lence, c'est l'univers des perspectives
divergentes.

Une rage sublime

Il faut constater d'abord que, de-
puis son dernier passage, en novem-
bre (2), Boulez relâche à certains
moments la précision d'acier de sa
direction, ce qui est particulièrement
opportun lorsqu'il s'agit d'accorder
aux instrumentistes plus de responsa-
bilité dans le chant collectif (comme

(1) Jusqu'à 80 £ pour un fauteuil
d'orchestre.

(2) A ce propos, lire « Haute Sor-
cellerie » dans « le Nouvel Observa-
teur » n° 314 du 16 novembre 1970.



JEAN-CLAUDE ELOY
La magie des incantations orientales

dans les ultimes mesures si émouvantes
des « Trois pièces de la Suite
lyrique » de Berg), mais ce qui peut
entraîner aussi une dangereuse impré-
cision dans les attaques de groupe
(comme dans les premier et dernier
mouvements de la 5^e symphonie de
Mahler).

A jouer avec plus d'abandon dans
le plaisir charnel des sonorités, l'or-
chestre de la B.B.C. gagne en éviden-
ce, en présence, en exaltation musi-
cale mais, en revanche, il perd de sa
sûreté. Tout était miraculeusement
en place dans le mécanisme implacable
des « Variations, opus 31 » de Schoen-
berg, alors que, le lendemain, Mah-
ler allait faire les frais d'inaccepta-
bles impuretés des vents en général et
des cuivres en particulier. Faudrait-il
en rendre responsables les nombreu-
ses permutations d'effectifs qui se
produisent actuellement au B.B.C.
comme dans les quatre autres grands
orchestres de Londres ?

Toujours est-il que, quand il re-
prend la cravache pour une œuvre
qui vous fouette le sang, Boulez sou-
lève sa troupe au-dessus de toutes les
limites humaines. Son « Mandarin
merveilleux » de Bartok — dont il a
mille fois bien fait de préférer la
version complète à la suite d'orchestre
— restera dans les mémoires
comme une sublime rage de musique.
Sans jamais alourdir le tissu sympho-
nique, il a, mieux que quiconque,
souligné ces *clusters* orchestraux, ces
énormes magmas bruiteux qui, autour
des pôles de timbres, annoncent pro-
phétiquement Varèse. De plus, il n'a
pas cessé de tendre à bout de bras la
courbe pathétique de ce drame du dé-
sir, nourri de thèmes avortés et de
chutes mortelles. Depuis son premier

et historique « Sacre du Printemps »
avec l'Orchestre national, on n'avait
rien entendu de plus fort et de plus
juste. A croire que ce Bartok-là est
enraciné désormais au plus profond
de lui-même et qu'en le jouant il vit
son propre drame intérieur ! (3)

Un équilibre fragile

On ne s'étonnera pas que le Schu-
mann pompeux de la « Symphonie
rhénane » lui convienne moins, bien
qu'il en ait donné une exécution
scrupuleuse. Contraint d'étendre son
répertoire, le nouveau directeur du
New York Philharmonic n'est pas
toujours très à l'aise sur les terres ro-
mantiques. Les *tempi* excessifs de sa
5^e symphonie de Beethoven (C.B.S.
75-861) lui ont même valu un véritable
tollé de la critique internationale.

Paradoxalement, c'est avec le post-
romantique Gustav Mahler — devenu
pourtant, aux yeux de la génération
de Boulez, le père de l'Ecole vien-
noise et donc le grand-père de la nou-
velle musique — que le contact s'éta-
blit le plus mal. S'il s'agissait seule-
ment, pour servir cet art ambigu,
d'en révéler la modernité sous-jacente,
Boulez n'aurait sans doute pas son pa-
reil. Hélas ! il faut tout à la fois
croire à ce mélodisme déferlant, le
chanter avec passion, aérer sans cesse
cette matière faussement compacte et
prendre avec l'ensemble une distance
suffisante pour maintenir l'équilibre
fragile d'une architecture formelle et
d'une logique expressive qui ne pren-
nent leur signification réelle qu'au

(3) Il y a quinze jours, Boulez a
enregistré pour C.B.S. la version com-
plète du « Mandarin merveilleux »
avec le New York Philharmonic.

second degré. La musique de Mahler est le jeu poignant de forces organiques et psychiques en perpétuelles contradictions. C'est la résultante de ce conflit qu'il faut rendre sensible.

Tendresse et sagesse

Or, Boulez aborde ce mouvement de soixante-dix minutes qu'est la 5^e symphonie comme une série de tableaux de genre, sans lyrisme immédiat, sans unité profonde non plus. Il la lit en ne s'intéressant qu'à la réalité sonore — d'ailleurs fort mal rendue par un orchestre défaillant. Il reste au niveau littéral, il ne décolle pas, il désamorce même la poésie transparente de l'*adagietto*. Bref, le monument de fièvre ne devient plus qu'un monument d'ennui.

L'objectivité sonore, la lucidité musicale, que Boulez a eu le grand mérite de nous apprendre, on voit ici qu'elles ne mènent pas toujours à la transcendance. Il me semble que Jean-Claude Eloy l'a fort bien compris, après des années d'exil, de révolte, de méditation et de silence. A trente-trois ans, il remet en question une œuvre courte et dense (« Etude III » 1962, « Equivalences » 1963, « Polychronies » 1964, « Macles » 1966) qui était jusqu'alors la plus digne de poursuivre dans la voie aride et subtile ouverte par Boulez. Ses « Faisceaux-Diffractions », dont Boris de Vinogradov vient de diriger la première européenne avec l'ensemble Ars Nova, ajoutent à une stupéfiante maîtrise d'écriture la magie palpitante des incantations orientales. Comme dans « Mantra », de Stockhausen, c'est toute la tendresse et la sagesse des musiques du monde qui est concentrée en faisceau et diffractée par le langage actuel.

Ainsi, la synthèse tant attendue des idiomes sonores peut-elle s'accomplir autant par le sincère et juste emploi de la poésie musicale que par la dureté stylistique. Nous en reparlerons en octobre prochain, lors de la création de « Vers la complétude », pour récitant, chœurs et orchestre, sur un texte d'Henri Michaux, œuvre de grande envergure qui devrait consacrer la maturité de Jean-Claude Eloy.

MAURICE FLEURET



J.-P. Laffont-Gamma

« OH ! CALCUTTA » A NEW YORK
Le plus érotique est, évidemment,
le moins déshabillé

Variétés

Un spectacle utile

* Beaucoup de bruit
pour un spectacle qui n'est
jamais qu'une « revue nue »
(feuille de vigne en moins)

OH ! CALCUTTA !
Elysée-Montmartre



Les portes de l'Elysée-Montmartre, la salle de catch remise à neuf et à la mode par Jean-Louis Barrault, ne se sont qu'entrouvertes pour la critique. La multiplication des « avant-premières », le parfum de scandale qui rôde depuis que « Oh ! Calcutta ! » a été créé à New York, l'anathème jeté sur lui par nos pères-

la-pudeur, une ultime convocation des producteurs, metteurs en scène et comédiens à la Brigade des mœurs ont largement aidé à remplir la salle tous les soirs.

Viennent à « Oh ! Calcutta ! » tous ceux qui étaient jusqu'ici étrangers aux nouveaux mouvements théâtraux et qui avaient déserté depuis longtemps les Folies-Bergère et trouvaient que le Lido ou le Crazy Horse faisaient un peu trop voyageur de commerce. Ce public, du moins le soir où j'y étais, demeure extrêmement compassé. Ces P.-D.G. en goguette n'osent pas montrer qu'ils sont venus là en voyeurs. Ils ont gravement signé le papier qu'on leur fait remplir avant d'entrer, comme quoi « leur pudeur, qui n'est pas celle d'un enfant de chœur, ne saurait être outragée ». Ils respectent l'écrivain les avertissant qu'il est « interdit d'entrer dans la salle avec des appareils photographiques, des caméras et des jumelles ».

« Patrie de la gaudriole »

Toutes ces précautions et interdictions donnent sans doute au spectacle une solennité qu'il ne devrait pas avoir et empêchent qu'on se débilde. Il n'est cependant pas impossible que l'assaut de la nudité, même s'il n'est pas plus agressif que dans d'autres lieux spécialisés, fasse du bien à tous ces gens-là.

Il faut se rappeler qu'il y a quelques jours encore, « le Figaro » écrivait : « Un revirement d'envergure semble s'amorcer au moment précis où non seulement la pudeur passe pour un mot mais où le respect humain a pratiquement disparu. La rapidité de la campagne engagée contre les producteurs d'« Oh ! Calcutta ! » et la récente condamnation de certains peintres au pinceau trop audacieux le prouvent par ailleurs. La France, pays de toutes les libertés, lieu géométrique de la gaudriole, patrie du libertinage et terre d'élection de la gauloiserie, n'a en ce domaine de leçons — ni d'idées — à recevoir de personne. » N'est-ce pas admirable ?

Tel qu'il est présenté en France, avec ses sketches inédits, écrits sur place, « Oh ! Calcutta ! » renouvelle

tout juste le genre de la « revue nue », feuille de vigne en moins. Les hommes sont peut-être plus beaux que les filles, mais ils jouent tous et dansent plutôt bien, encore que ce qu'on leur demande ne soit pas très difficile à faire. Les sketches les plus « érotiques » sont évidemment ceux qui sont le moins déshabillés, comme celui de Wolinski — tout à fait dans le rythme de ses dessins — ou celui, je ne sais de qui, où une jeune Britannique enchaînée décrit d'une voix suave ses turpitudes...

Du Ionesco glaçant

Il y a aussi la scène, d'un comique certain, où, en habit et robe du soir, les comédiens récitent sur un ton très Comédie-Française des poèmes libertins, du xvi^e siècle à Radiguet. On pourra regretter qu'il n'y ait aucun texte de Sade. Je me souviens d'une séance lointaine où Simone Valère disait, d'une voix suave, des phrases du Divin Marquis commençant par « F... moi, mon bel ange ! » du plus bel effet.

Après avoir sacrifié à la littérature française, telle qu'elle pourrait figurer dans l'anthologie de Georges Pompidou, les producteurs français de « Oh ! Calcutta ! » ont cru bon de s'adresser à Ionesco, qui a écrit, il faut le dire, une scène tout à fait étonnante, mais parfaitement macabre : on y voit les horreurs de la vieillesse, représentées par deux femmes, l'une en noir, l'autre en blanc, qui passent insensiblement de l'état de cadavre à celui de femmes jeunes et désirables, mais avec perruques, faux seins, fausses dents et œil de verre. C'est comme une douche glacée qui s'abat sur vous.

Peut-être les sketches américains qu'on a conservés sont-ils ceux qui, dans leur grande vulgarité, conviennent le mieux à cette entreprise, qui souffre ici d'un manque d'unité. On ne comprend pas très bien ce qu'on a voulu faire. Ce n'est pas aussi « entraînant » que « Hair », mais on ne passe pas une mauvaise soirée. Et, étant donné le public auquel, à cause de la cherté des places, « Oh ! Calcutta ! » s'adresse, cela ne peut faire que du bien.

GUY DUMUR

Le récit
le plus
authentique

ALBERT SPEER

Au cœur
du III^e Reich
chez Fayard

Un témoignage historique incomparable, un document absolument irremplaçable.